



HAL
open science

Les tuileries du bassin de Séon

Xavier Daumalin

► **To cite this version:**

Xavier Daumalin. Les tuileries du bassin de Séon. Marseille : la revue culturelle de la ville de Marseille, 2021, 269, pp.49-52. hal-03573097

HAL Id: hal-03573097

<https://amu.hal.science/hal-03573097v1>

Submitted on 6 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Tuileries du bassin de Séon

Xavier Daumalin

Aix-Marseille Université, CNRS, TELEMMe, Aix-en-Provence, France

Plus discrète que celle du savon, la production de tuiles, briques et carreaux n'en a pas moins été une industrie déterminante dans le rayonnement international du port de Marseille.



Détail d'un calendrier de la Société Générale des Tuileries de Marseille, 1905. © Collection de la CCIAMP - QAF 0521 - photographie François Jonniaux

Principalement implantées autour de Saint-André, Saint- Henri et l'Estaque, assises sur le gisement d'argile du Bassin de Séon, les tuileries sont longtemps restées une activité artisanale avant de s'industrialiser au tournant des années 1870. Stimulées par la croissance de la demande méditerranéenne et mondiale des chantiers urbains, portuaires et ferroviaires, plusieurs entreprises se modernisent en adoptant trois innovations : l'énergie vapeur ; des presses verticales spécialisées dans la production mécanique de tuiles plates à emboîtement, plus économiques et moins chères que les tuiles rondes façonnées à la main ; la cuisson en continu avec l'adoption du four Hoffmann capable de produire en un mois ce qu'un four traditionnel cuit en une année, tout en donnant des produits de meilleure qualité grâce à la régularité de son processus de cuisson.

A cette date, la mécanisation reste néanmoins incomplète et une même société peut gérer des établissements de niveaux techniques différents. Si l'industriel Amédée Pierre possède une usine moderne à Saint-Henri pour la production de tuiles plates, il continue à exploiter un atelier d'une dizaine d'ouvriers à l'Estaque où la fabrication des tuiles rondes et des briques s'effectue à la main avant d'être cuite dans un four traditionnel alimenté au bois. Industrielle ou artisanale, la production est acheminée jusqu'au port de Marseille par charrette et cabotage, avant d'être expédiée sur tous les continents. Au début des années 1880, les tuileries emploient près de 3 000 personnes, dont beaucoup viennent d'Italie. Leur production s'élève à près de 200 000 tonnes, s'exportant dans le bassin méditerranéen, en Inde et en Amérique. Les tuiles constituent alors le plus important fret de sortie du port de Marseille.

au cœur de la concurrence internationale

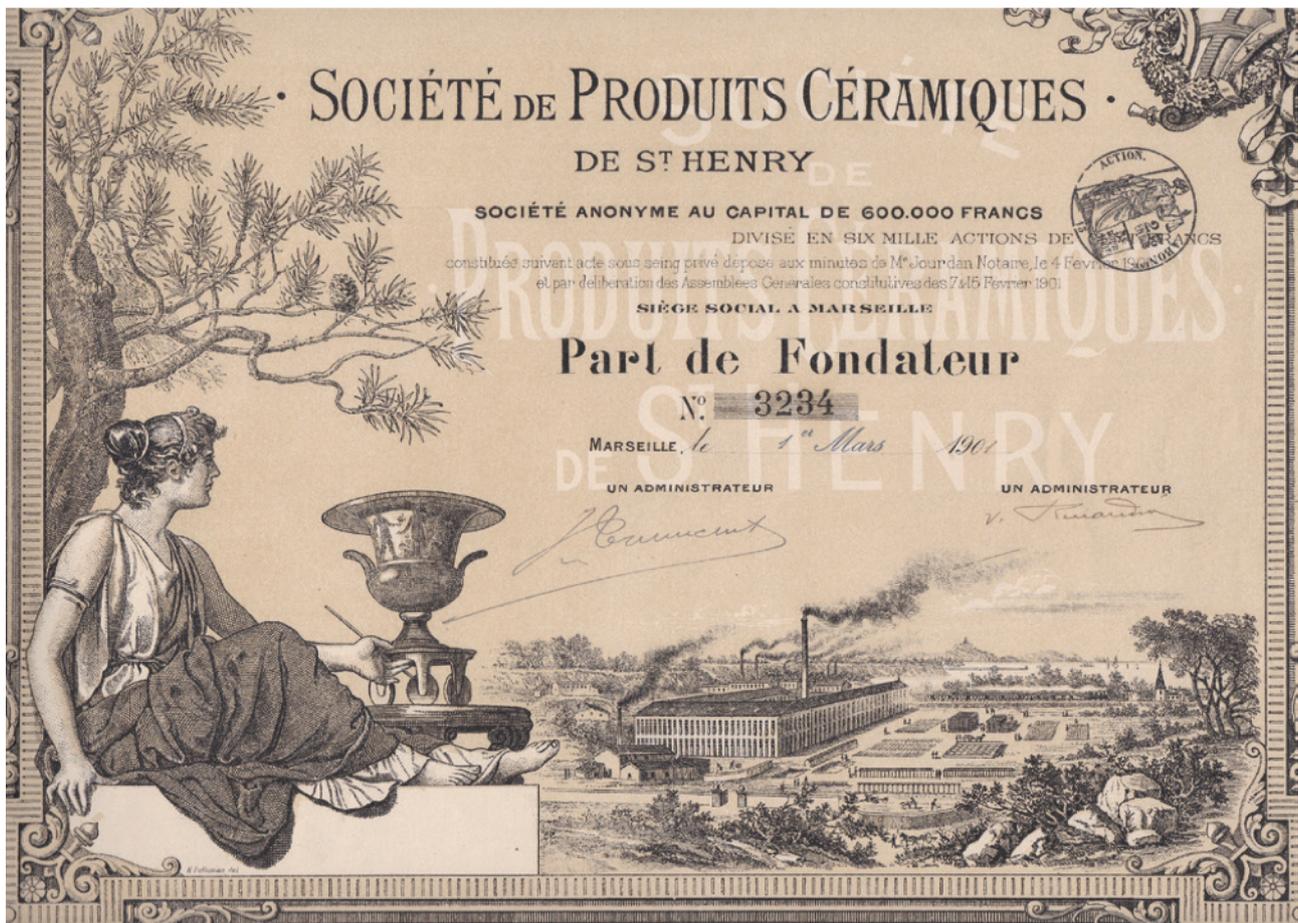
À partir des années 1890, la concurrence étrangère s'exacerbe ; les investissements deviennent plus lourds et les entreprises tendent à se rapprocher. En 1894, la Société des tuileries et briqueteries de Marseille, Roux frères et Pierre Saccoman se regroupent pour fonder la Société générale des tuileries de Marseille & Cie (SGTM & Cie), un comptoir de vente qui accueille rapidement d'autres industriels de la branche : Guichard frères, Pierre frères et Les fils de Léon Bonnet en 1895 ; Les fils de Barthélémy Fenouil, J.-B. Roux et les Tuileries de la Méditerranée en 1896. La seconde étape est franchie en 1901 avec la création de la Société générale des tuileries de Marseille S.A. (SGTM S.A.), une société rassemblant les neuf entreprises déjà citées, mais également Guichard, Carvin & Cie, Mallen et Martin frères. La SGTM S.A. s'occupe de la production, la SGTM & Cie de sa commercialisation.

Le processus se poursuit dans l'Entre-deux-guerres et surtout au lendemain de la Seconde Guerre mondiale dans un contexte d'abord marqué par la forte croissance du bâtiment, puis par la perte de

certains marchés coloniaux et la concurrence accrue des tuiliers européens dans le cadre de l'ouverture du Marché commun : c'est la formation, en 1973, des Tuileries de Marseille et de la Méditerranée (TMM), une société qui regroupe toutes les sociétés locales dans le but de concentrer la production sur les usines les plus modernes. Le retournement de la conjoncture économique au cours des années 1980, l'effondrement du marché du bâtiment, la concurrence des tuiles en béton et la nécessité de protéger les avoirs familiaux engagés dans l'entreprise, sonnent le glas des espoirs marseillais. En 1987, les TMM passent sous le contrôle de la Générale française de céramique, puis de Saint-Gobain (1989-1992) et enfin de Lafarge avant d'être définitivement fermées en 2006. Seule subsiste aujourd'hui la tuilerie Monier, à Saint-André, qui produit des tuiles à partir d'un gisement d'argile situé à Puyloubier.



Vue générale de la briqueterie E. Arnaud, XIX^e siècle. © Collection particulière



Part de fondateur de la Société de Produits céramiques de Saint-Henry, 1901. © Collection particulière

un haut lieu des luttes sociales

L'histoire des tuileries du Bassin de Séon ne saurait être complète sans évoquer ses aspects sociaux et environnementaux. C'est parmi les ouvriers tuiliers de Saint-André, Saint-Henri et l'Estaque qu'éclate en 1894 une des principales grèves du XIX^e siècle. Elle mobilise plus de 2 000 ouvriers rassemblés dans un syndicat franco-italien qui parvient, après sept semaines de lutte, à remporter une victoire inédite sur un patronat très divisé. Au-delà des augmentations de salaires et de la reconnaissance de leur syndicat, les ouvriers réussissent à s'immiscer dans le contrôle de l'embauche : « *Les ouvriers de l'usine Sacoman Pierre à l'Estaque [ayant] obtenu de ce fabricant satisfaction complète à toutes leurs revendications portant sur la réduction des heures de travail à l'augmentation des salaires avaient repris leur travail ; mais le syndicat ouvrier, afin d'avoir toujours la haute main dans les usines, a nommé un certain nombre d'ouvriers dans chaque usine qui sont spécialement délégués pour veiller aux embauchages et aux renvois d'ouvriers, afin d'empêcher le patron d'embaucher des ouvriers non syndiqués ou d'en renvoyer de ceux qui sont*

possesseurs d'un livret du syndicat ». Cette défaite est l'autre raison qui pousse les entreprises à se regrouper au sein de la SGTM & Cie.

un impact environnemental durable

Les tuileries ont aussi profondément et durablement altéré leur environnement. Le passage de l'artisanat à la grande industrie provoque de vifs conflits avec les riverains. Leurs dégradations sont multiples et importantes : l'usage du lignite dans les fours Hoffmann produit d'épaisses fumées noires chargées de dioxyde de carbone et de soufre qui brûlent les cultures environnantes ou s'insinuent dans les maisons au point de les rendre inhabitables ; les poussières noire et rouge des dépôts de charbon et d'argile régulièrement soulevées par les vents se répandent aux alentours ; les déchets de la fabrication sont déversés sur les plages ou dans la mer qui finit par devenir rouge, au grand dam des pêcheurs ; enfin, l'extraction anarchique et effrénée de l'argile provoque des glissements de terrains qui emportent les chemins et détruisent les maisons.

Ces problèmes persistent bien après la cessation de l'activité industrielle. Dans les années 1990, le complexe commercial Grand Littoral, le collège Henri Barnier et le cinéma UGC en font l'amère expérience. Le legs environnemental des usines se transmet parfois sur plusieurs générations.

